

« Vision du monde », vision et langage

Guy Jucquois
Université de Louvain

Les nombreux travaux de linguistique générale de Mortéza Mahmoudian sont caractérisés par un sens remarquable de la nuance combiné harmonieusement à un don certain de la synthèse, conjonction peu fréquente et qui rend sans doute l'ami si attachant, le chercheur si fécond et le pédagogue si efficace. Dans ces quelques pages que je lui dédicace amicalement, je m'interrogerai sur ce qui, scientifiquement, permet une telle « vision du monde » qui concilie dès qualités habituellement isolées. Plus précisément, je tenterai d'établir que les théories relativistes rattachées à ce qu'on appelle la « vision du monde » sont moins éloignées qu'il n'y paraît des théories universalistes et rationalistes qui semblent s'y opposer. Dans ce domaine, le cognitivisme pourrait peut-être permettre dans les prochaines années une synthèse des deux courants.

Personne ne conteste le fait de la diversité linguistique et culturelle. Par contre, les désaccords sont profonds quant à l'importance qu'il faut accorder à cette réalité et cela aussi bien sur le plan de l'analyse, que sur celui des explications qu'il convient de lui donner et enfin sur les conséquences théoriques et pratiques qui découlent des points de vue adoptés. Sur le plan théorique, on oppose habituellement le rationalisme et le relativisme culturel, deux grandes polarités explicatives auxquelles se rattachent diverses théorisations. Pour les partisans du rationalisme, il faut partir de l'universalité supposée des procédés logiques d'inférence et de certaines modalités perceptives. La diversité culturelle ne serait qu'un phénomène de surface, résultat de l'application d'une rationalité universelle identique à des expériences multiples et variables selon

des conditions sociales et technologiques, pouvant elles-mêmes être décrites dans un système de référence universel (Valeri, 1992 : 618).

Le relativisme culturel s'exprime dans plusieurs courants de pensée. Contrairement à ce qu'on affirme souvent, le relativisme culturel n'exclut pas nécessairement toute forme d'universalisme. Ce qui différencierait les relativismes des rationalismes, ce serait que les premiers ne postulent pas l'universalisme comme un présupposé nécessaire ou évident¹, postulat sur lequel les seconds, au contraire, ne manquent pas d'insister. La radicalisation de positions antagonistes, qui rend effectivement tout débat impossible, porte principalement sur deux aspects : d'une part, comment échapper au cercle vicieux apparent qui consiste à interpréter les propositions relativistes autrement que d'une manière relativiste, ce qui en annulerait la portée, ou universaliste, ce qui les rendrait contradictoires ? D'autre part, comment éviter les apories herméneutiques, si seul le contexte linguistique et culturel permet d'interpréter, ce qui conforte la thèse relativiste, mais que, comme le prétend la thèse universaliste, la communication s'avérerait impossible sans l'existence de traits universalisables ?

Ainsi, Valeri (*loc. cit.*) s'interroge sur ce qui est présenté comme des inconséquences : « un relativisme conséquent ne devrait [...] pas seulement rejeter comme illusoire les prétentions du rationalisme d'utiliser non-contextuellement ses concepts fondamentaux : il devrait conclure que l'idée d'une compréhension contextuelle des actions et expressions des membres d'une autre culture est tout aussi illusoire, car il n'est pas possible pour l'interprète de décider rationnellement qu'il est effectivement sorti du cercle magique de ses propres présuppositions culturelles ». Sans doute en est-il ainsi, mais ne peut-on affirmer la même chose de toute communication ? Les développements contemporains de l'herméneutique montrent que toute interprétation est nécessairement contextuelle et, par conséquent, plurielle. On s'aperçoit également qu'il est impossible d'éviter totalement, dans ces questions, toute circularité, ce qui découle d'ailleurs de la complémentarité du texte et du contexte. Il nous semble donc que l'essentiel n'est pas d'opposer des conceptions qui ne permettent plus de faire progresser le débat, mais d'envisager plutôt comment les deux points de vue pourraient

¹ Sur les multiples formes du relativisme culturel, cf. l'analyse proposée dans Jucquois (1998).

se concilier. Dans cette perspective, nous tenterons simplement de souligner les liens qui uniraient les conceptions mettant en évidence des « visions du monde »² et ce que nous savons aujourd'hui sur les rapports qui unissent la vision et le langage.

* *
*

Dans un ouvrage récent consacré aux vols d'organes, une anthropologue française, Campion-Vincent, examine longuement certaines rumeurs concernant des vols supposés de cornées. D'après les récits, les prélèvements, localisés particulièrement dans les pays andins, seraient commis sur de jeunes enfants par des spécialistes travaillant au profit de riches Occidentaux. Les journalistes d'investigation ont tenté à diverses reprises, mais en vain, d'objectiver ces récits. Les rares cas d'enfants aveugles présentés à l'examen se sont révélés être en fait des cas de cécité d'origine virale ou être la conséquence d'une maladie et de l'absence de traitements adéquats. Des commissions médicales composées de sommités dans le domaine se sont toutes prononcées dans le même sens. D'ailleurs, selon les autorités médicales, le prélèvement de cornées serait impossible à réaliser sur quelqu'un de vivant. Pourtant dans les récits, l'enfant disparu réapparaît toujours avec quelques dollars dans la poche de son pantalon et, le plus souvent, un petit mot de remerciement griffonné sur un bout de papier.

Les démentis les plus formels ont été apportés par les autorités locales, nationales ou internationales, mais sans obtenir plus d'effet que les démentis émanant du corps médical. Campion-Vincent (1997 : 204 - 207) rappelle opportunément les analyses effectuées par des spécialistes des cultures indiennes andines, tels que Juan Ansion et Nathan Wachtel. Ce dernier notamment avait montré comment les Indiens espéraient rétablir l'équilibre entre les vainqueurs Blancs et eux en encourageant l'étude et en prolongeant la scolarisation. En quechua, aller à l'école, apprendre à lire et à écrire, c'est littéralement acquérir des yeux. Les Indiens craignent que les Blancs ne s'opposent à leur stratégie de reconquête de leur

² Dont on trouvera, sous les réserves formulées plus haut, un exposé synthétique et clair dans Valeri (1992 : 618 - 619).

indépendance, ce qu'ils expriment notamment par le moyen des récits relatifs aux prélèvements des yeux des enfants. Ce récit souligne le lien étroit que perçoivent les Indiens andins entre la vision et la connaissance.

La relation privilégiée ainsi établie entre la perception visuelle et des connaissances acquises, et de ce fait disponibles, s'exprime dans nombre d'autres cultures. Les indo-européanistes connaissent bien ce rapport qu'expriment la protoforme **u(e)idē(i)-*, « apercevoir, voir », anciennement forme d'aoriste à laquelle correspond le parfait **uoid-a-*, « avoir vu, connaître », et les très nombreux dérivés dans diverses langues indo-européennes (Pokorny, 1959 : 1125 sq.). Dans de nombreux dérivés de cette protoforme n'a survécu que ce qui constitue pour nous un des deux sens, soit le sens de « voir » (et donc, dans des contextes spécifiques, de « constater »), soit le sens de « savoir » ou de « connaître ».

Dans quelques expressions formulaires anciennes, par contre, les deux sens anciens sont impliqués simultanément. Il s'agit essentiellement de formules de serment, comme l'a montré Benveniste (1969 : 173), déjà à propos du grec homérique³ où, il est vrai, le double sens est postulé par les comparaisons linguistiques que renforcent cependant des formes isolées grecques, gotiques et irlandaises. Des formulaires anciens ont toutefois conservé clairement l'opposition entre une connaissance *de visu* et une connaissance *de auditu*, la première l'emportant sur la seconde. Ainsi, dans le Śatapatha Brāhmaṇa : « si maintenant deux hommes ont un litige⁴ et que l'un dise : "moi, j'ai vu", l'autre : "moi j'ai entendu", celui qui dit "moi, j'ai vu", c'est celui-là que nous devons croire ». Comme le note Benveniste, « entre celui qui a vu et celui qui a entendu, c'est toujours à celui qui a vu qu'il faut ajouter foi » et il ajoute que « le témoignage de la vue est irrécusable; il est le seul ». C'est ce qui explique qu'on prenne les dieux à témoins « en les invitant à *voir* » (1969 : 174). Chez les Hittites, la « Constitution » de Telebinu (XVe siècle av. J.-C.) qui définit les obligations du *pankuš* assemblée des grands du royaume⁵, dépositaire des devoirs de justice

³ Ainsi Il. 19. 258 sq., etc.

⁴ Littéralement « ont une dispute ». Nous traduisons librement d'après le texte cité par Benveniste (*loc. cit.*).

⁵ Plutôt qu'assemblée des guerriers. Sur ces assemblées, cf. Sergent (1995 : 302 - 303).

exécutés par le roi. Après avoir rappelé une obligation d'ordre général : « avec les guerriers et les Grands, tu dois vivre en bonne intelligence », le texte juridique poursuit : « as-tu de quelqu'un *vu la faute*, soit qu'envers un dieu il ait péché, soit qu'il ait prononcé une parole quelconque, convoque le *pankuš* » (cité par Sergent, 1995 : 314). Parmi d'autres, ces textes fort anciens établissent à l'évidence la précellence de date indo-européenne de la vision sur d'autres modes de connaissance, dont l'audition, et cela dans la mesure où la vision débouche sur la connaissance, rapport que suppose précisément ce passage.

Bien d'autres civilisations établissent des relations du même ordre entre la vision et la connaissance. Rappelons simplement les innombrables passages de la Bible où le lien est clairement précisé. Chez les Sémites, les yeux ouverts signifient la connaissance des choses, ainsi dans le Jardin le Serpent promet à Eve que, si elle et Adam mangent du fruit défendu, ils auront tous deux les yeux ouverts et connaîtront le bien et le mal (Gen. iii. 4 - 7)⁶. Ouvrir les yeux à quelqu'un, dans la Bible comme dans nos langues contemporaines, c'est attirer son attention sur quelque chose d'important et le lui faire comprendre (Gen. xxi. 19; Num. xxii. 31; xxiv. 3, 4; etc.). Inversement, le voile sur les yeux constitue l'obstacle à la compréhension (Gen. xx. 16, Ezech. xii. 12; etc.). On retiendra encore la permanence, de la Bible à nos jours, d'un aveuglement qui empêche quelqu'un de prêter attention à ce qu'il devrait connaître (Num. xvi. 14; Lev. xxiv. 16; etc.)⁷.

⁶ « Le serpent dit à la femme : "Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, *vos yeux s'ouvriront* et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bonheur et du malheur". La femme *vit* que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. *Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent* et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes » (Trad. œcuménique de la Bible, Ancien Testament, Paris : Éditions du Cerf, 1975).

⁷ Pour l'ensemble de ces expressions, cf. Lesêtre (1908 : 1748 - 1752). Dans la compilation de James Frazer le rapport entre les yeux et la connaissance est maintes fois exprimé. Ainsi, à la fin des rites d'initiation pratiqués chez les Yabims de Nouvelle-Guinée, lorsque les jeunes gens reviennent au village, ils gardent les yeux

Le lien privilégié qu'établissent de nombreuses cultures entre la vision et la connaissance se manifeste également dans le langage qui rend ce lien possible. Dans le même contexte, on ne s'étonnera pas du caractère proprement religieux qui s'attache traditionnellement à la nomination et à l'évocation. L'homme sait qu'il se distingue des animaux par son langage, souvent il imagine même appartenir à la seule communauté humaine qui détienne cet attribut⁸. Par sa capacité de conceptualiser, de mémoriser, de transmettre et de communiquer les connaissances, l'humanité est indissociable de la capacité d'utiliser un langage articulé. C'est ce qui explique que, d'une manière ou d'une autre, dans toutes les cosmogonies, l'homme soit associé au démiurge afin de donner, en quelque sorte, une seconde vie au monde créé, en intériorisant, par la vision et la nomination, un monde extérieur à lui (Servier, 1991 : 1105). La Genèse rappelle ainsi que la première action de l'homme dans le Jardin fut de nommer la création qu'il voyait afin de se la rendre intelligible⁹. Le rapport intime entre la vision, nécessairement individuelle, et une connaissance, singulière dans son acquisition et son expérience, s'élargit à l'ethnie d'appartenance par l'usage collectif d'une langue déterminée, instrument de transmission, mais aussi instrument d'investigation des connaissances.

À l'aube de l'époque contemporaine, lorsque, le premier¹⁰, Kant utilisa l'expression « *Weltanschauung* », il n'imaginait sans doute pas le succès que le mot connaîtrait ensuite, notamment grâce au romantisme, dans la plupart des langues occidentales, soit sous sa

« hermétiquement fermés, ou même scellés avec un emplâtre de craie » et « ils paraissent ne pas comprendre les commandements que leur donne un Ancien ». Puis, progressivement, ils reviennent à eux, ils se baignent et enlèvent la couche de craie dont ils s'étaient enduits (1984 : 330 - 331).

⁸ Cf. la définition grecque des Barbares ou les ethnies qui s'auto-définissent comme les Hommes.

⁹ « Le Seigneur Dieu modela du sol toute bête des champs et tout oiseau du ciel qu'il amena à l'homme *pour voir* comment il les désignerait. Tout ce que désigna l'homme avait pour nom 'être vivant'; l'homme désigna par leur nom tout bétail, tout oiseau du ciel et toute bête des champs » (Gen. ii. 19 - 20. Trad. œcuménique de la Bible, Ancien Testament, Paris : Éditions du Cerf, 1975).

¹⁰ Selon d'autres, ce serait plutôt Herder qui inventa l'expression, cf. infra note 13.

forme allemande, soit dans ses traductions, notamment française de «*vision du monde*»¹¹. Comme dans les traditions anciennes rapportées ci-dessus, la «*Weltanschauung*» contemporaine unit la vision que l'homme a du monde à la connaissance qu'il en retire et à la langue qui l'exprime. De cette manière sont réunies, dans la pensée et dans la langue, les valeurs et les actions, les premières donnant du sens aux secondes. En réalité, indépendamment du renouveau d'actualité qu'apportèrent à l'expression les emplois philosophiques contemporains rapportés ici, les langues occidentales avaient partiellement conservé les anciennes conjonctions entre la vision et la connaissance. Ainsi, le français a-t-il retenu de l'origine latine du mot *vision* les sens de «*image des choses*» et de «*action de concevoir*», «*idée perçue*» (Rey, 1992 : 2266, s.v.)¹².

En dehors du domaine de la philosophie où l'expression «*vision du monde*» était restée cantonnée jusqu'alors, ce furent les travaux de Sapir, de Whorf, puis de Nida, de Harris, de Dell Hymes pour la linguistique américaine, et de nombreux auteurs, parmi lesquels Cassirer, Trier, Ullmann et Benveniste, pour la linguistique européenne¹³, qui affirmèrent le parallélisme entre l'analyse du monde extérieur accomplie au sein d'une culture et les moyens linguistiques mis en œuvre pour effectuer, exprimer et transmettre cette analyse. Chaque langue est ainsi à la croisée, d'une part, d'une

¹¹ Pour davantage de détails sur l'évolution du terme et sur le rôle essentiel de F.E.D. Schleiermacher dans la détermination du sens actuel, cf. Bauer (1990 : 2770).

¹² L'expression «*vision du monde*» ne figure pas dans le *TLF*, s.v. «*vision*». L'acception religieuse du terme conjugue également les deux aspects puisqu'il s'agit de la perception visuelle d'une réalité surnaturelle, spirituelle ou symbolique.

¹³ Aux travaux de ces linguistes, il convient d'ajouter encore les recherches, nombreuses et de grande qualité, entreprises au sein du L.A.C.I.T.O. («*Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale*» du C.N.R.S.) depuis une vingtaine d'années. On doit à Georges Mounin (1963 : 41 - 58) une excellente synthèse historique des recherches linguistiques effectuées dans le cadre du relativisme culturel et linguistique. Cet auteur remonte jusqu'aux travaux fondateurs de Wilhelm von Humboldt. D'autres chercheurs attribuent plutôt la paternité de ces théories à Herder, repris ensuite par Humboldt (cf. références chez Donato, 1980 : 327 n. 2).

tradition culturelle et langagière, dont elle est l'aboutissement actuel et provisoire, et, d'autre part, d'une analyse du monde extérieur.

En d'autres termes, l'héritage culturel et linguistique, tout comme la formation scientifique par ailleurs, fournit des *cadres et des hypothèses interprétatives* qui, comme dans toute observation, scientifique ou non, seront confrontées aux réalités extérieures. De cette manière, la « vision du monde » ne s'impose pas au sujet qui n'est donc pas strictement déterminé par son héritage culturel et la socialisation qu'il a reçus. L'un et l'autre le prédisposent simplement à interpréter et à structurer les réalités extérieures selon une grille de lecture dont il importe seulement de prendre conscience et de mesurer les implications, exactement comme sur le plan scientifique il est essentiel de percevoir et de mesurer les effets filtrant ou induits résultant du choix d'un ensemble d'hypothèses.

Il reste à examiner les rapports particuliers qu'entreprendraient la vision et le langage. Plus précisément, les traditions dont il a été fait état en débutant et qui lient étroitement la vision et la connaissance relèvent-elles de savoirs populaires ou sont-elles l'expression spontanée et inconsciente de réalités évolutives et neurologiques que la science contemporaine permettrait de mettre en évidence ? Dans l'affirmative, quelles seraient les conséquences sur le conflit opposant le relativisme et l'universalisme et les perspectives scientifiques récentes permettraient-elles d'envisager d'élaborer sur ces questions une théorie synthétique ?

* *
*
*

Dans une sorte de pré-science, Maurice Merleau-Ponty estimait déjà qu'il fallait élargir la réflexion sur la vision. Il affirmait, en effet, « ce n'est pas l'œil qui voit. Mais ce n'est pas l'âme. C'est le corps comme totalité ouverte »¹⁴. Nous verrons que ce point de vue philosophique est aujourd'hui étayé de plusieurs côtés, par la paléontologie d'abord, par la biologie et la neurologie du cerveau ensuite, par le cognitivisme psychologique enfin.

D'un point de vue paléontologique, l'évolution des vertébrés met en évidence des acquisitions successives de grande importance.

¹⁴ Cité, sans référence, par Baudry (1997 : 29).

Certaines d'entre elles sont d'ordre général, tel que la respiration pulmonaire et la constitution de membres marcheurs permettant la colonisation du milieu continental et favorisant l'indépendance par rapport au milieu aquatique, de même l'homéothermie autorisant la permanence des activités même par temps froid, ou encore les améliorations croissantes de la protection des embryons. D'autres acquisitions sont encore plus décisives puisqu'elles concernent le système nerveux central et les organes des sens. L'amélioration des informations sensorielles liée à une nouvelle morphologie neuronale accroît l'adaptation au milieu par une meilleure interprétation des données extérieures et des possibilités accrues d'action et de réaction (Babin, 1991 : 377).

Parallèlement s'accomplit le processus d'encéphalisation. L'ordre des Primates, avec l'apparition du plus ancien d'entre eux, *Purgatorius*, dont les restes connus remontent au Crétacé terminal (environ 70 Ma), se caractérise par l'accroissement du cortex et l'acquisition de la vision stéréoscopique¹⁵ (Babin, 1991 : 380 - 381), caractéristiques qui sont les éventuelles conséquences des modifications de certains os du crâne (Vandenbroeck, 1969 : 362 - 366)¹⁶. Un des plus anciens Primates, *Tetonius homunculus*, datant

¹⁵ La vision binoculaire, permettant la vision stéréoscopique, accroît également la sensibilité en lumière très atténuée. La combinaison de signaux non identiques en provenance des deux yeux favorise une vision de meilleure qualité et en profondeur, même dans des conditions moindres. On conçoit l'énorme avantage que la vision stéréoscopique donna aux Primates. La mise en place de systèmes d'alerte précoce, débouchant d'une part sur un processus de pré-attention et de détection quasi instantanée des modifications de texture de l'environnement et d'autre part sur un processus d'attention sériel capable de diriger sélectivement l'attention sur tout objet détecté par le premier processus, constitua un instrument remarquable aussi bien pour se protéger de prédateurs ou d'ennemis éventuels que pour se procurer des proies. Sur le système d'alerte précoce, cf. Julesz (1993 : 1397 - 1405).

¹⁶ Certains développements du cortex et ensuite du néo-cortex peuvent se comprendre comme étant les conséquences de l'évolution du squelette, conséquences partiellement d'origine mécanique et partiellement d'origine différente. Après avoir montré combien le développement spectaculaire du cerveau chez les Hominidés supposait des conditions environnementales particulières, Reichholf (1991 : 149 - 161) insiste sur des nécessités alimentaires riches en phosphore, mais

des débuts de l'éocène (55 Ma), avait de grosses orbites osseuses entourant complètement les yeux et un crâne fortement développé. Par comparaison avec des prosimiens nocturnes contemporains, tels que *Galago*, on déduit que *Tetonius* devait posséder de grands yeux, dirigés vers l'avant et aptes à la vision stéréoscopique. Les moulages de l'intérieur du crâne des premiers Primates prouvent un élargissement très net de leur cerveau au niveau des lobes occipitaux et temporaux. Or, ces zones sont, chez les Primates actuels, dévolues principalement au traitement cortical de l'information visuelle (Allman, 1987 : 1283 - 1287 et 1993 : 463)¹⁷. Dans le même temps s'amenuisait le museau sensitif caractéristique des mammifères placentaires primitifs, tandis que le système olfactif restait stationnaire¹⁸.

Au fur et à mesure que se précisent les caractéristiques qui conduiront à l'ultime subdivision entre les Pongidés et les Hominidés, on notera la corrélation de plusieurs phénomènes favorisant, de première part, une meilleure collecte des informations par le développement d'une vision stéréoscopique remarquablement adaptée, de deuxième part, une maîtrise plus complète de l'environnement par l'acquisition progressive de la station verticale et la libération des mains, de troisième part le développement, chez les Hominidés, du néo-cortex et finalement du langage¹⁹. Les Pongidés

conclut par une interrogation quant aux causes de l'augmentation de la taille du cerveau. Certainement, faut-il encore ajouter à ces facteurs la station verticale et la libération des mains devenues disponibles pour agir et instrumentaliser. Le développement des talents manuels donna également une vigoureuse impulsion à l'évolution du cerveau (cf. par ex. Denton, 1995 : 140 ; Eccles, 1994 : 57 - 95, et bien d'autres auteurs).

¹⁷ Sur une comparaison du développement du cortex préfrontal au cours de l'évolution, cf. Fuster (1987 : 972 - 973).

¹⁸ Les premiers mammifères placentaires, vivant au Crétacé (plus de 100 Ma), étaient de petits insectivores nocturnes pourvus d'un sens aigu de l'odorat et de l'audition. Ils avaient également développé de longs museaux porteurs de vibrisses (Allman, 1993 : 462).

¹⁹ La technique de la tomographie par émission de positrons (en anglais « Positron Emission Tomography » ou PET) permet depuis une dizaine d'années d'observer de façon directe le phénomène de la vision et aussi la compréhension du langage (Buchsbau, 1986 : 237). Sur les implications de la vision dans l'imagerie mentale, cf. Péronnet et Farah

présentent des asymétries intéressant les mêmes régions que les asymétries cérébrales humaines, ces asymétries opérant de surcroît dans le même sens que l'asymétrie humaine. Ces espèces n'étant pas douées d'un langage vocal, on suppose habituellement que ces asymétries représenteraient les prémices évolutifs de l'asymétrie humaine. L'existence d'ébauches d'asymétrie chez certains Primates, voire chez d'autres mammifères, semble confirmer cette interprétation (Habib, 1993 : 218).

La paléontologie met donc en évidence l'acquisition progressive d'éléments neurologiques successifs qui, parvenus à leur plein développement, permettent à l'Homo Sapiens Sapiens de combiner harmonieusement la vision que le monde lui offre et l'interprétation qu'il peut en donner. Deux remarques doivent cependant être faites. En premier lieu, sur le plan phylogénétique, l'acquisition des traits lors de la chaîne évolutive semble se faire par « tâtonnements », en sorte que dans plusieurs lignées ces traits n'aboutissent pas (ainsi pour la vision stéréoscopique, pour l'asymétrie cérébrale, pour la station verticale, etc.). En second lieu, sur le plan ontogénétique, le complet épanouissement chez l'individu des potentialités de l'espèce suppose à la fois leur mise en œuvre à certains moments du développement et des conditions extérieures requises²⁰.

* *
*

(1989 : 93 - 120). – Sur un parallélisme des systèmes vocaux de communication chez les Primates et les Hominiés, cf. Jürgens (1987 : 976-979). Les études de moulages endocrâniens effectués sur des crânes fossilisés d'hommes préhistoriques, dont Homo Pekinensis (0.5 Ma) montreraient une asymétrie de la région sylvienne semblable à celle constatable chez l'homme contemporain (Habib, 1993 : 218).

²⁰ Le phénomène est bien connu pour le langage, il l'est moins pour la vision dont l'acquisition effective est subordonnée à l'expérience personnelle qui doit inclure une partie motrice au cours du développement ontogénétique (Clément, Scheps et Stewart, 1997 : 223).

Combinant les remarques phylogénétiques et ontogénétiques formulées ci-dessus, la neuro-éthologie de la vision aboutit à mettre en évidence quelques aspects importants pour notre propos. Tout d'abord, l'individu bien constitué ne dispose pas d'emblée de toutes ses capacités visuelles. Certaines sont véritablement innées, tandis que d'autres impliquent d'être actualisées par des expériences qui se produisent au cours de l'ontogenèse. Ensuite, l'acte de vision est un comportement qui exige des coordinations sensori-motrices qui ne se mettent en place qu'au cours de l'ontogenèse. Enfin, les voies visuelles font intervenir entre l'œil et l'ensemble du cerveau des boucles très importantes. L'existence de ces dernières prouve notamment que le phénomène de vision doit être abordé comme un phénomène d'interprétation (Clément, Scheps et Stewart, 1997 : 221 sq.). L'aspect interprétatif de la vision est également mis en évidence par le fait que l'identification d'objets s'effectue par l'interaction de représentations, apparemment séparées, structurales, sémantiques et linguistiques, se rapportant, les premières à la tridimensionnalité des objets, les deuxièmes à la signification et la catégorisation des objets, les troisièmes à l'accès au nom des objets dans le lexique mental (Bonnet, 1993 : 970). L'intégration des informations, visuelles et langagières, chez l'homme est soulignée encore par les constatations effectuées lors de lésions où l'on s'aperçoit que les informations verbales sont traitées par un hémisphère cérébral tandis que les informations visuelles le sont par l'autre hémisphère (Israël, 1995 : 59 - 60).

Chez l'homme contemporain, l'acte de vision met ainsi en œuvre des moyens dont l'acquisition remonte à des âges paléontologiques fort différents et s'étageant depuis l'apparition des Primates jusqu'à l'Homo Sapiens Sapiens. Ces moyens consistent essentiellement dans la mise en place d'un système neurologique complexe permettant une interprétation qui fait intervenir et interagir des éléments visuels et langagiers. En réalité, la capacité d'interpréter l'« Umwelt » afin d'être capable d'interagir avec l'environnement est une propriété de tout organisme vivant, aussi archaïque soit-il. Dans l'histoire de la vie sur la terre, la phylogenèse de l'interprétation met ainsi en évidence quatre émergences majeures, la communication, les intentions, le langage et la science (Stewart, Scheps et Clément, 1997 : 233 sq.).

Les acquisitions neurologiques qui caractérisent les différents stades de cette évolution s'inscrivent dans la très longue durée

génétique. À une échelle infiniment réduite par rapport à l'échelle paléontologique, les acquisitions civilisationnelles s'inscrivent, elles aussi, dans la très longue durée, mais, cette fois, historique. Aux « hésitations » qui semblent marquer, dans la durée paléontologique, les stades initiaux des acquisitions évolutives font écho les « variations » qui, pour partie au moins, paraissent caractériser, dans la durée historique, les interprétations culturelles. Les interprétations complexes dont l'homme est capable font intervenir les deux registres, neurologique et culturel, de la même manière qu'elles font intervenir les deux hémisphères cérébraux selon des modalités différentes d'après les civilisations, l'Occident semblant, sur ce plan, fonctionner de façon inverse à l'Orient (Israël, 1995 : 237 - 286).

Les rapports que, dans de nombreuses sociétés, le savoir populaire postulait entre la vision et le langage sont donc confirmés tant par les analyses neurophysiologiques que neuro-éthologiques. Les difficultés auxquelles paraissaient se heurter aussi bien les théories relativistes que les théories rationalistes semblent principalement dues à l'imprécision de leur formulation, à des incohérences ou à des contradictions internes. Les progrès récents de la neurophysiologie, de la neuro-éthologie, de la paléontologie et de la psychologie cognitive devraient permettre l'élaboration d'une théorie synthétique en accord et avec les résultats de ces disciplines et avec une analyse de la diversité linguistique et culturelle qui ne verse plus ni dans un universalisme ou dans un réductionnisme de traduction, ni dans un relativisme finalement également ignorant de la diversité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALLMAN, J. M. (1987) : « Visual System, Organization », in G. Adelman (éd.), *Encyclopaedia of Neuroscience*, t.2, Boston : Birkhäuser, p. 1283 - 1287.
- (1993) : « Évolution du cerveau chez les Primates », in R. L. Gregory (éd.), *Le cerveau. Un inconnu. Dictionnaire encyclopédique*, Paris : Laffont, p. 462 - 469.
- BABIN, C. (1991) : *Principes de paléontologie*, Paris : Armand Colin.
- BAUDRY, P. (1997) : *La pornographie et ses images*, Paris : Armand Colin.
- BAUER, E. (1990) : « Weltanschauung », in A. Jacob (éd.), *Encyclopédie philosophique universelle*, t. 2.2, *Les notions philosophiques. Dictionnaire*, Paris : P.U.F., p. 2770 - 2771.
- BENVENISTE, É. (1969) : *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 2, *Pouvoir, droit, religion*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- BONNET, C. (1993) : « Vision et cognition », in L. Sfez (éd.), *Dictionnaire critique de la communication*, t.1, *Les données de base. Les théories opérationnelles*, Paris : P.U.F., I, p. 868 - 870.
- BUCHSBAUM, M. S. (1986) : « Functional Imaging of the Brain in Psychiatry : Positron Emission Tomography and Blood Flow Studies », in S. Arieti (éd.), *American Handbook of Psychiatry*, t.8, P. A. Berger & K. H. Brodie (éds.), *Biological Psychiatry*, p. 236 - 248.
- CAMPION-VINCENT, V. (1997) : *La légende des vols d'organes*, Paris : Les Belles Lettres.
- CLÉMENT, P., SCHEPS, R., STEWART, J. (1997) : « Umwelt et interprétation », in J.-M. Salanskis, F. Rastier & R. Scheps (éds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris : P.U.F., p. 209 - 233.
- DENTON, D. (1995) : *L'émergence de la conscience. De l'animal à l'homme*, Paris : Flammarion.

- DONATO, J. (1980) : « La variation linguistique », in F. François (éd.), *Linguistique*, Paris : P.U.F., p. 281 - 362.
- ECCLES, J. C. (1994) : *Évolution du cerveau et création de la conscience*, Paris : Champs - Flammarion.
- FRAZER, J. (1984 [1930]) : *Le Rameau d'Or*, t.4, *Balder le Magnifique*, Paris : Laffont.
- FUSTER, J. M. (1987) : « Prefrontal Cortex », in G. Adelman (éd.), *Encyclopaedia of Neuroscience*, t.2, Boston : Birkhäuser, p. 972 - 975.
- HABIB, M. (1993) : *Bases neurologiques des comportements*, Paris : Masson.
- ISRAËL, L. (1995) : *Cerveau droit, cerveau gauche. Cultures et civilisations*, Paris : Plon.
- JUCQUOIS, G. (1998) : « Les origines du comparatisme contemporain », in *Recherches sociologiques* (à paraître).
- JULESZ, B. (1993) : « Vision : système d'alerte précoce », in R. L. Gregory (éd.), *Le cerveau. Un inconnu. Dictionnaire encyclopédique*, Paris : Laffont, p. 1397 - 1405.
- JÜRGENS, U. (1987) : « Primate Communication : Signaling, Vocalization », in G. Adelman (éd.), *Encyclopaedia of Neuroscience*, t.2, Boston : Birkhäuser, p. 976 - 979.
- LESÊTRE, H. (1908) : « Œil », in F. Vigouroux (éd.), *Dictionnaire de la Bible*, t. 4, Paris : Letouzey et Ané, p. 1748 - 1752.
- MOUNIN, G. (1963) : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard.
- PÉRONNET, F., FARAH, M. (1989) : « Implication du système visuel dans l'imagerie mentale. Étude électrophysiologique », in X. Seron (éd.), *Psychologie et cerveau*, Paris : P.U.F.
- POKORNY, J. (1959) : *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, t. 1, Berne - Munich : Francke Verlag.
- REY, A. (éd.) (1992) : *Dictionnaire historique de la langue française*, t. 2, Paris : Dictionnaires Le Robert.
- REICHHOLF, J. (1991) : *L'émergence de l'homme. L'apparition de l'homme et ses rapports avec la nature*, Paris : Flammarion.
- SERGENT, B. (1995) : *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris : Payot.
- SERVIER, J. (1991) : « Histoire de la pensée symbolique », in J. Poirier (éd.), *Histoire des mœurs*, t. 2, *Modes et modèles*, Paris : Encyclopédie de la Pléiade, p. 1095 - 1185.

- STEWART, J., SCHEPS, R., CLÉMENT, P. : « La phylogenèse de l'interprétation », in J.-M. Salanskis, F. Rastier, R. Scheps (éds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris : P.U.F., p 233 - 252.
- VALERI, V. (1992) : « Relativisme culturel », in P. Bonte & M. Izard (éds.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : P.U.F., p. 618 - 619.
- VANDEBROECK, G. (1969) : *Évolution des vertébrés de leur origine à l'homme*, Paris : Masson.